

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 84 (1939)
Heft: 8

Rubrik: Revue de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE DE LA PRESSE

DE LA STRATÉGIE¹

Et d'abord, qu'est-ce que la stratégie ? La meilleure définition qu'on en peut donner est certainement la suivante : La stratégie est l'art de faire un bon plan de manœuvre et un bon plan de bataille et d'en mener à bien l'exécution.

Cet art s'apprend en étudiant les systèmes de manœuvre et de bataille mis en œuvre par les grands capitaines et qu'il convient d'accommoder avec les moyens de notre temps.

Ces systèmes sont d'ailleurs en nombre restreint.

Ils réalisent le meilleur emploi des forces dont on dispose. Ils conservent leur valeur à travers les siècles, quels que soient les progrès réalisés par les engins de guerre, de même que les systèmes mécaniques valent quelles que soient les forces qui leur sont appliquées.

Ces systèmes sont construits d'après ce que l'on est convenu d'appeler les *principes de l'art de la guerre*.

On s'est moqué quelquefois de ces principes en disant que c'était de simples vérités de M. de La Palice.

Sans doute, ce ne sont que des vérités de bon sens ressortant de l'expérience de la guerre. Pourquoi hélas ! faut-il qu'ils aient été trop souvent transgressés comme si même ils avaient été ignorés ?

* * *

Prenons, par exemple, ce qu'on peut appeler le principe fondamental de l'art de la guerre.

Voici comment il a été énoncé dans la note rédigée le 19 juillet 1794 pour le Comité de salut public par le général Bonaparte, commandant l'artillerie de l'armée d'Italie :

« Il en est des systèmes des guerres comme des sièges des places ; il faut réunir ses feux sur un même point ; la brèche faite, l'équilibre est rompu, tout le reste devient inutile... Il ne faut pas disséminer ses attaques, mais les concentrer ».

Eh bien ! en 1914, ce principe a été violé par les deux commandements dans la guerre de mouvement qui précéda, pendant environ trois semaines, la guerre de tranchée.

Voyons d'abord du côté allemand, et remontons à 1905.

* * *

En 1905, Schlieffen, chef du grand état-major de l'armée, élabora contre la France une manœuvre initiale qui devait, dans son esprit, mettre hors jeu nos forces en moins de trente jours.

Cette manœuvre n'était autre qu'un agrandissement colossal de la bataille frédéricienne (ordre oblique en moins).

¹ *France militaire* du 23 mai 1939.

La victoire devait être décidée par un *marteau* de trois armées formant la droite du déploiement stratégique allemand.

Ce marteau, traversant à grandes marches la Belgique centrale, devait assaillir la gauche de notre déploiement stratégique que Schlieffen fixait vers Mézières, puis après l'avoir rompu, écrasait le reste de notre ligne à la manière d'un rouleau compresseur.

Contre la Russie, Schlieffen n'avait placé qu'une petite armée qui devait, dans son esprit, suffire à protéger la Prusse-Orientale contre les premiers corps russes, étant donné que les armées russes ne pouvaient, d'après ce que l'on en savait, entrer en jeu qu'un mois après les forces françaises.

Schlieffen, bien convaincu que l'on n'est jamais trop fort sur le point choisi comme point décisif, eût voulu grossir la force du marteau, en vue de compenser ce qu'il faudrait laisser devant Anvers, dans la Belgique centrale devant Maubeuge. Jusqu'à sa mort, il ne cessa de recommander de charger le plus possible l'aile droite allemande.

Après la retraite de Schlieffen, Ludendorff, son élève, devenu chef du bureau des opérations du grand état-major allemand, ne demandait pas moins que la création de quatre nouveaux corps d'armée pour renforcer le marteau, et il le demandait avec une telle âpreté qu'on l'envoya commander un régiment de fusiliers à Dusseldorf.

Or, qu'arriva-t-il après la mort de Schlieffen ?

Le 1^{er} janvier 1906, le général von Moltke était nommé chef du grand état-major allemand.

Ignorait-il le premier principe de l'art de la guerre ? En tout cas il n'hésita pas à le transgesser. Non seulement il n'augmenta pas la force du *marteau*, mais obsédé par l'idée qu'une offensive française pénétrant en Alsace-Lorraine aurait un effet moral considérable sur l'Allemagne, il chargea l'aile gauche allemande des forces qui auraient dû revenir à l'aile droite, et mit ainsi en scène, dans une certaine mesure, le système d'Annibal pour la bataille de Cannes.

Heureusement pour nous, ce ne fut pas tout. A l'appel du général Joffre, les deux armées Rennenkampf et Sansonov, devançant les prévisions allemandes, pénétrèrent en Prusse-Orientale et mirent en danger la 8^e armée.

Or, en ce moment, nos armées étaient en pleine retraite et von Moltke crut qu'il était possible d'enlever trois corps au marteau allemand pour la Prusse-Orientale. Bien plus, il lui envoya, pour prendre le commandement de la 8^e armée sous le plastron du général Hindenbourg, le jeune général Ludendorff, qu'il considérait comme le plus propre à tirer la 8^e armée de sa malheureuse situation. Ce furent pour l'Allemagne de bien malheureuses modifications à la répartition des forces prévues par Schlieffen.

Sans doute, une avance de forces françaises en Alsace-Lorraine et la dévastation des riches domaines de chasse de la Prusse-Orientale eussent été des événements malheureux ; mais l'art de la guerre est aussi l'art des sacrifices et l'écrasement de notre aile gauche, puis du reste de notre ligne, eût bientôt réparé les malheurs redoutés par Moltke.

On n'est jamais trop fort au point décisif.

* * *

Passons du côté français :

Lorsque notre manœuvre initiale de contre-offensive, d'ailleurs si téméraire, échoua dans ce que l'on a appelé improprement *la bataille des frontières* ; quand nos armées se mirent en retraite, et que Joffre se décida à préparer une manœuvre contre l'aile droite allemande, le premier principe de l'art de la guerre fut-il mieux observé ? Il eût exigé que l'on portât à notre aile gauche la presque totalité des forces que nous avions en Lorraine, en faisant de la Lorraine un théâtre secondaire.

Et si nous restons dans le cadre de la bataille de la Marne, en y comprenant les 3^e, 4^e et 9^e armées, le premier principe de l'art de la guerre exigeait encore que l'on n'affectât aux 3^e, 4^e et 9^e armées que l'effectif strictement nécessaire, de façon à avoir à notre aile gauche un maximum de forces.

Les 3^e, 4^e et 9^e armées, si elles étaient trop vivement poussées, pouvaient prendre une attitude purement défensive, qui eût suffi à leur éviter un désastre, pendant que la partie se gagnait à notre aile gauche. C'est à cette aile qu'auraient dû être portés les corps retirés de Lorraine. Alors même qu'ils n'auraient pu arriver pour la bataille proprement dite, ils auraient pu fournir un solide instrument de poursuite, qui aurait pu rejeter les Allemands hors de France.

Sans doute, il eût fallu se résigner à voir les corps de l'aile gauche allemande arriver jusqu'à la barrière du général de Rivière, devant laquelle les corps laissés en Lorraine et des divisions de réserve les auraient sûrement arrêtés.

La Lorraine a eu, hélas ! au cours des siècles le triste privilège d'être livrée aux déprédations de l'ennemi, mais les corps arrivaient jusqu'à la barrière du général de Rivière et auraient rapidement repassé la frontière lorsqu'ils auraient appris la défaite de l'aile droite allemande et sa rapide retraite.

La soumission de notre haut commandement au premier principe de l'art de la guerre eût évité la dévastation de dix de nos plus riches départements et peut-être une guerre de quatre années.

* * *

Si, du théâtre français, nous passons au théâtre russe, n'est-ce pas par des applications de la stratégie que Ludendorff sauva du désastre la 8^e armée ?

C'est la stratégie qui lui a inspiré sa manœuvre sur position centrale, entre les armées Rennenkampf et Sansonov, puis la bataille de Tannenberg dans le système de la bataille d'Annibal à Cannes.

Aussi nous a-t-il raconté, dans ses mémoires, que sur le champ de bataille même, il rendit hommage de son succès à Schlieffen, son maître en stratégie.

De la Prusse-Orientale, passons en Pologne, où l'aile droite des Russes poussait devant elle les Autrichiens.

N'est-ce pas par les manœuvres napoléoniennes de Lods, de Bialystock et de Vilna que, par trois fois, Ludendorff fait reculer de 100 kilomètres l'aile droite des Russes ?

N'est-ce pas par une manœuvre napoléonienne que le général Franchet d'Esperey a brisé le front oriental ?

Enfin, n'est-ce pas par une admirable manœuvre napoléonienne que, fin août 1920, le maréchal Pilsudski a sauvé la Pologne ?

* * *

Tout cela est bel et bon, mais la guerre a marché depuis 1918. Avions, chars d'assaut, artillerie lourde, artillerie à longue portée, armes à répétition, voitures motorisées n'en étaient encore, en 1918, qu'à leurs débuts. Aujourd'hui ils seraient employés par milliers. Alors comment peut-on prétendre réaliser les systèmes stratégiques d'autrefois ?

Avec ces engins nouveaux employés par milliers, que va devenir la stratégie ?

Sans doute ces nouveaux engins posent des problèmes difficiles, mais croyez-vous que les perfectionnements apportés au fusil et au canon firent perdre à la cavalerie son rôle capital à la guerre ? Mais croyez-vous que de multiples problèmes ne se sont pas posés aux grands capitaines : ils les ont résolus.

Mais les barrières fortifiées dont toutes les nations s'entourent, qu'en faites-vous ?

On arrivera à les percer. Et alors la stratégie reprendra ses droits.

Général CAMON,
du cadre de réserve.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LECTURE D'HISTOIRE

Les enseignements aériens de la guerre d'Espagne

Parmi les auteurs français qui s'occupent de choses militaires, M. l'ingénieur général Camille Rougeron est, sans aucun doute, l'un de ceux que signalent, au tout premier rang de cette brillante phalange, la hardiesse de ses conceptions, la nouveauté de ses aperçus et la vivacité de son esprit.

On ne s'étonnera pas, naturellement, de trouver dans ses écrits une parfaite connaissance de tous les éléments de la balistique et de la technique aérienne. On se contentera de noter qu'il est également à son aise sur terre, sur mer et dans les airs et l'on admirera chez lui une liberté totale de l'intelligence, une qualité peu commune de prévision et d'extrapolation, une réflexion jamais en défaut... tout cela joint à un humour redoutable. C'est dire en peu de mots tout l'intérêt de la synthèse que nous présente